

Avant propos

Depuis 2001, le service militaire français n'existe plus. Les jeunes français sont désormais dispensés de cette « petite formalité » que chacun devait à la nation.

Cette institution m'a toujours fasciné. Elle était ancrée dans la vie de tous les jeunes français comme une étape majeure, non seulement pour ses difficultés et ses contraintes mais aussi et surtout pour le symbole qu'elle représentait. Partir au service militaire, c'était passer de l'enfance à l'âge adulte, c'était devenir citoyen à part entière, et pour beaucoup, c'était apporter une preuve irréfutable de leur virilité.

Le service national n'a laissé personne indifférent. Chacun avait un avis sur la pertinence du passage sous les drapeaux. Ce serait une erreur de penser que la majorité des français trouvait cette institution inutile. Nombreux étaient ceux qui pensaient ou pensent encore que le service était l'épreuve nécessaire pour devenir adulte. Le père et le grand-père en parlaient toujours avec émotion, le grand frère racontait fièrement ses aventures viriles au retour des permissions et gueulait la chanson du contingent avec délectation. On allait à l'armée en traînant les pieds, certes, mais certains les traînaient moins fort que d'autres.

Le service national était quelquefois une véritable chance. Pour ceux qui avaient échoué dans les études, l'armée était l'unique occasion d'ajouter une petite expérience professionnelle sur un curriculum vitæ un peu triste.

Pour ceux qui vivaient l'enfer chez leurs parents, l'armée était le moyen d'échapper au père violent ou à la mère alcoolique. J'ai vu un jour un petit gars timide de dix-neuf ans qui pleurait le jour de sa libération. Sans argent, sans ressources, sans travail, il n'avait d'autre choix que de retourner chez son père qui avait avec lui la main plutôt lourde.

D'autres, par contre, avaient une famille à charge, une compagne sans ressources ou un job assuré. L'armée était alors une pause dans la vie que rien ne justifiait.

Certains ont été plus courageux. Servir dans l'armée c'était renier leurs convictions les plus intimes. Refuser d'obéir était un devoir au nom de leur liberté. Ils étaient les « objecteurs de conscience » et payaient leur courage par de la prison.

Ma période militaire est déjà loin. En cette année 2004, mon incorporation date de dix ans. Et pourtant, les souvenirs sont toujours là et l'émotion de certaines aventures toujours intacte. J'avais bientôt vingt-quatre ans et étais fraîchement diplômé d'une maîtrise en informatique. J'étais prêt à entrer de plain-pied dans la vie active pour un travail de cadre bien payé. Mais l'armée ayant repoussé mon incorporation de six mois à la dernière minute, je ne pus démarrer mon activité professionnelle que seize mois après l'obtention de mon diplôme.

Au fil du temps, les mauvais souvenirs de l'armée s'estompent et ne restent dans les mémoires que les anecdotes les plus croustillantes. Pendant les repas entre amis, nos compagnes mesurent bien l'ampleur de ce phénomène par la fréquence à laquelle les récits militaires atterrissent sur la table en même temps que le dessert. Il y a tellement à dire, tellement à raconter !

Pourtant, lorsque j'étais enfant, l'armée me fascinait.

Sans pouvoir expliquer pourquoi, je m'étais intéressé à tout ce qui touchait à l'armée et ce, jusqu'à l'adolescence. J'avais une importante collection de reliques des dernières guerres. Je collectionnais les revues militaires et adorais rendre visite à un ami de mon père, officier de réserve, qui se faisait un plaisir de me montrer son uniforme et ses insignes. J'allais avec lui aux défilés, et fasciné, j'admirais ces militaires en uniforme et en arme. A douze ans, il m'invita à une séance de tir au fusil de guerre. Un autre officier de réserve vint me voir. Il me félicita pour mes bons résultats et me dit :

— Voilà un jeune homme qui fera un excellent soldat !

J'étais fier, j'étais jeune. Le temps a vite passé et mes passions pour l'armée aussi. Mon intérêt pour l'informatique a peu à peu chassé l'armée de mon esprit. Mon goût pour l'histoire m'a progressivement ouvert les yeux sur la guerre et ses horreurs. Mon attachement à la liberté m'a rapidement fait entrevoir le service national sous un autre angle. Ce que j'y voyais ne me plaisait plus.

A la fin de l'adolescence, le sport national pour les jeunes de mon âge était le report de l'incorporation. Dans la cour du lycée, la conversation tournait souvent autour du sujet. Il y en avait toujours un qui avait déjà fait toutes les démarches de report et qui s'étonnait que les autres n'en aient pas fait autant. Ceux qui ne s'étaient pas préoccupés de la question commençaient à paniquer.

La première étape symbolique était le recensement. Tout jeune garçon âgé de seize ans devait se présenter dans la mairie de sa ville pour se faire enregistrer. La machine militaire démarrait à partir de cette simple démarche. Je me souviens y être allé un mercredi après-

midi. L'émotion était grande pour une formalité aussi simple.

La seconde démarche était ce que l'on appelait « les trois jours ». Le nom était usurpé. A la grande époque de nos pères et grands-pères, la visite durait effectivement trois jours mais depuis quelques années, elle était réduite à une journée, deux exceptionnellement. C'est à l'issue de ce séjour et après différents tests que le jeune homme savait s'il allait être exempté ou déclaré apte au service.

Mes « trois jours », c'était en 1990. La journée fut longue et ennuyeuse. C'était un avant-goût de ce qui allait m'attendre pendant dix mois. Les gars qui m'entouraient représentaient fidèlement la composition de la société. Il y avait les étudiants fiers de l'être jusqu'aux gars un peu louches – ceux qui avaient choisi de se faire passer pour des malades mentaux dans l'espoir d'échapper au service national.

La journée avait commencé par un long discours. On nous expliqua ce qui nous attendait, on nous fit un rappel sur la discipline militaire à laquelle nous devions nous plier le temps d'une journée. Débuta ensuite une longue journée d'attente entre deux tests, ou deux examens médicaux.

Il y avait bien sûr l'analyse d'urine faite par des infirmiers qui n'étaient que de simples appelés sous les drapeaux qui passaient dix mois de leur vie à tremper une petite languette de carton dans l'urine de centaines de gars chaque jour. Il y avait aussi la pesée faite par-dessus la jambe, les tests de vision expédiés en cinq secondes.

Surtout, il y avait ce fameux test psychotechnique supposé évaluer l'intelligence. Le souvenir que je garderai de

cette épreuve sera celui des soupirs interminables du pauvre gars près de moi qui ne comprenait rien aux exercices. Puis, il y eut le stress de l'attente des résultats. Même si nous étions nombreux à ne pas être intéressés par les propositions de l'armée, avoir de bons résultats aux tests psychotechniques rassurait sur sa propre intelligence. Les résultats étaient confidentiels, mais il était facile de reconnaître ceux qui avaient réussi de ceux qui avaient échoué. Les premiers étaient invités à une séance supplémentaire d'information sur l'EOR (Ecole officier de Réserve), tandis que les seconds allaient attendre dans la cour.

En fin de journée enfin, c'était la rencontre finale avec un sous-officier qui devait nous révéler si nous étions déclarés aptes ou exemptés. Nous devions attendre chacun notre tour, debout dans le couloir. C'était un jour particulier. Le gouvernement venait d'annoncer la nomination d'Edith Cresson comme premier ministre. Les sous-officiers avaient interrompu leur travail et s'étaient rassemblés dans le couloir :

— Vous avez entendu les gars, on a une bonne femme comme premier ministre ! On aura tout vu !

Ils s'échangèrent quelques propos machistes avant de retourner dans leur bureau en râlant. Ce fut enfin mon tour. L'homme commenta mes résultats et me posa quelques questions :

— Bon, entre nous, vous voulez faire l'armée, oui ou non ?

Un éclair d'espoir illumina ma sombre journée. « Non » répondis-je en souriant, pensant que j'allais être exempté. Il me regarda en souriant et dit, d'un air compréhensif et magnanime :

— Ok !

Il prit un tampon et donna un grand coup sur ma fiche. Il la retourna et me tendit un stylo :

— Vous êtes bon pour le service ! Signez ici !

La sortie des « trois jours » rappelait étrangement la sortie d'un examen. Chacun comparait sa situation et ses résultats. Celui qui était exempté était à la fois envié et suspecté. S'il n'avait pas été retenu, c'est qu'il avait forcément quelque chose de grave. On imaginait alors le pire et le pauvre bougre se sentait obligé d'expliquer en détail la malformation congénitale dont souffraient tous les mâles de sa famille. Par contre, celui qui avait échappé au service par la ruse devenait un héros.

Parmi ceux déclarés aptes au service, il y en avait qui s'étaient engagés imprudemment dans des voies dangereuses. Certains d'entre nous avaient demandé à être incorporés chez les parachutistes, les chasseurs alpins ou les commandos marine. Ces imprudents confondaient souvent armée et club de sport. Ils ont eu dix mois pour regretter leur choix.

Enfin, pour ceux qui, bien que déclarés aptes, voulaient tout de même se garantir un certain confort, il y avait le piston. Se faire « pistonner », c'était demander à un proche, militaire de carrière, d'agir sur le dossier pour choisir par exemple une caserne plus proche du lieu de domicile, ou un poste plus intéressant. De façon générale, cet intervenant n'était pas le plus haut gradé, mais la personne la plus proche du dossier c'est-à-dire celle qui avait le bras assez long (au sens propre du terme) pour y modifier une petite information.

Sur le plan strictement démocratique, faire appel au « piston » était une pratique anti-républicaine que je m'appliquais à dénoncer. Néanmoins, plus le service mili-

taire approchait, plus mes scrupules républicains s'estompaient pour ne laisser apparaître que l'urgence de la situation. A ma grande honte, j'eus donc recours à cette pratique pour tenter de choisir mon lieu d'affectation. Je demandai à être affecté à Lille où j'avais un appartement avec ma compagne. Hélas, si le piston était efficace quand le choix de la personne était bon, il était redoutablement dangereux dans le cas contraire. Entre deux personnes qui m'avaient proposé leur aide, j'ai choisi la mauvaise. J'allais payer très cher cette erreur.

Je m'étais aussi renseigné sur les possibilités de faire un service national plus intéressant. Diplômé en informatique, je pouvais prétendre à un poste de scientifique du contingent. Je fis donc les démarches en ce sens. Mais au bureau de recrutement, je me suis fié à un militaire qui ne devait pas très bien maîtriser sa matière. Ce sous officier me démontra que ma démarche n'aboutirait jamais et qu'il était inutile d'insister. De guerre lasse, j'arrêtai donc là mes tentatives et me résignai à faire mon service sous l'uniforme du simple soldat. Seconde erreur.

Au delà de l'aspect purement militaire du service, il serait intéressant d'établir des statistiques sur l'influence qu'avait le service national sur les jeunes couples. Lorsque le service militaire existait encore, on avait coutume de dire que cette période était un excellent test pour la cohésion du couple. Séparés pendant des semaines, voire quelquefois des mois, nombreuses étaient les jeunes filles esseulées qui décidaient de changer de partenaire, ou les jeunes hommes qui découvraient au cours du service quelques maîtresses sensibles à l'uniforme. Plus simplement, à cause d'une séparation trop longue et d'une évolution personnelle différente, le couple finissait par se briser de lui-même.

Nombreuses étaient ces histoires de cœurs brisés, de lettres de rupture. Je retiens l'aventure véridique d'un camarade de mon contingent, qui avait été accompagné par sa petite amie jusqu'au train le jour du grand départ. Quelques secondes avant que le train ne démarre, sa compagne lui avait rapidement expliqué qu'elle ne saurait lui rester fidèle très longtemps et que par honnêteté, elle préférerait le quitter tout de suite !

Pour ma part, je vivais déjà en couple avant mon incorporation. Depuis trois ans, nous avions un appartement à Lille qu'il était impossible de quitter puisque ma compagne l'occupait. Il fallut bien continuer à payer le loyer. Hélas, mon statut d'appelé du contingent me retirait tout droit aux aides sociales au logement, et mes 500 Francs de solde par mois (76 €) constituaient une bien maigre consolation.

L'éloignement rendait notre relation plus difficile. Les sous-officiers auxquels j'expliquais ma situation personnelle et mon besoin de rapprochement m'expliquèrent que j'étais le seul fautif :

— Jeune homme, vous saviez que vous deviez faire votre service national. Il ne fallait pas débiter une relation sérieuse !

Devant tant de bêtise, les bras m'en tombaient.

Pour avoir vécu le service militaire de l'intérieur, je reste persuadé que pendant de longues années le recours aux appelés du contingent a été une déperdition fabuleuse de richesse. Qu'on ne s'y trompe pas, le coût induit de la prise en charge d'un appelé était important même si la solde était misérable, pour ne pas dire scandaleuse. Il y avait l'encadrement, le logement, le transport, la nourriture, l'équipement, les soins médicaux.

Tout ceci en pure perte, car la présence sous les drapeaux des jeunes français était bien souvent inutile. Non seulement certains jeunes n'avaient aucune véritable fonction ni utilité au sein de l'armée, mais en plus, aucun gouvernement n'aurait pris le risque de les envoyer en opération militaire. Il faut dire que, faute de crédits, la formation militaire des appelés était une vaste plaisanterie. Lors d'un voyage aux Etats Unis quelques années après mon service, un ami américain me fit tirer avec ses armes personnelles plus de cartouches en une demi heure que l'armée française en dix mois ! Pour cette raison, et pour d'autres, je doute qu'en cas de guerre les appelés puissent être d'une quelconque efficacité.

Sous couvert de service rendu à la patrie, je reste persuadé que le principal intérêt du service national pour les gouvernements successifs n'aura été que de diminuer artificiellement les chiffres du chômage. D'un coup de baguette magique, toute une génération de chômeurs disparaissait des comptes de l'ANPE. Je doute que la décision de supprimer le service national ait été un choix de société. Cela correspondait plutôt à une occasion unique de se débarrasser d'un fardeau dans un contexte favorable. Pour la première fois depuis des décennies, nous étions en pleine croissance et les chiffres du chômage baissaient. Simple coïncidence ?

Si je devais faire un bilan de ce temps passé sous les drapeaux, il ne pourrait être que globalement négatif. Le seul point positif restera finalement ce récit et les aventures que j'y aurai vécues. Je n'aurais jamais eu assez d'imagination pour l'inventer !

Le grand départ

Depuis quelques jours déjà, le moral n'était plus très bon. Je m'attendais à recevoir une mauvaise nouvelle. Cette mauvaise nouvelle était en l'occurrence un petit courrier qui devait m'annoncer mon départ imminent pour le service militaire.

J'habitais Lille, j'étais jeune diplômé depuis fin mai 1993 d'une Maîtrise d'Informatique de Gestion. Je devais être incorporé dans la foulée, mais l'armée repoussa unilatéralement mon appel en août, puis en octobre, et finalement en décembre 1993. Dans l'attente interminable de mon incorporation, je fus obligé de chercher un petit boulot précaire et mal payé. Nous étions fin novembre. J'allais enfin connaître la date de mon départ et mon lieu d'affectation.

Un soir comme les autres, en rentrant du travail, je relevai le courrier de la boîte aux lettres et y trouvai un carton frappé aux couleurs de la France. C'est à cet instant précis que je pris connaissance de ma première affectation en l'occurrence une base aérienne. A la vue de l'adresse, je compris en une seconde que mon piston avait eu un sérieux raté et que je pouvais m'attendre au pire.

Quelques jours avant le départ, le stress était à comble. Le soir du jour J, tout semblait irréel. Je préparai mon sac dans lequel je mis quelques sous-vêtements, pulls, et accessoires d'hygiène. Je quittai ma compagne la mort dans l'âme et pris le bus en fin de soirée. Arrivé au terminus, je